

sons où étaient logés les immigrés, 4 084 avaient été construites à leur intention, 2 595 seulement avaient appartenu à des Turcs échangeables. Dans la circonscription de Salonique, on comptait 11 206 familles réfugiées en face de 7 291 indigènes : au moins le tiers sortait de Thrace orientale et de Bulgarie.

Dès que l'on descend, à travers les vergers, les potagers, les pentes fraîches du Vermion Oros, que s'estompent les chutes et les moulins d'Edessa, des *tchiftlik* ont pris possession de la steppe de jadis : sur celui de Tripolis (la Trempolets ancienne) (10 km. E. d'Edessa), un nouveau village abrite, en des maisons de briques crues à deux étages, 43 familles réfugiées, à côté des 21 des *tchiftchia* indigènes. Ce sont encore des Pontiens. De même origine sont les colons de ces villages tout neufs, qui s'échelonnent sur la route de Edessa à Giannitsa entre les chaumes de blé et de maïs, tandis que les grands troupeaux de buffles et de bœufs gris ruminent au loin sur les pâtures, et que, plus loin encore, miroitent les eaux basses du lac-marais de Giannitsa : Valtoleivado (15 km. E. d'Edessa et 15 km. O. de Giannitsa), qui tient 36 familles de réfugiés sur 27, Trifylli (11 km. 500 de Giannitsa), qui en abrite 64, Cariôtissa (7 km. S.-O.), qui a groupé 250 familles de Thrace sur la route même, dans des maisons de béton, fournies par l'Allemagne, tandis que le vieux village abandonné demeure en ruines près du marais.

Les Thraces font leur apparition dans Giannitsa même et son faubourg de réfugiés. Le gros bourg ne ressemble guère à la petite ville turque, boueuse et sombre, que l'on a connue autrefois. Sur sa colline allongée au-dessus de la plaine (174 m. en haut et 14 en bas), elle montre encore des vestiges de jadis. Au Sud, l'ancienne ville, très étalée dans ses arbres, en décombres, avec un dernier minaret debout encore. Au centre les cubes gris en construction du nouveau quartier urbain, cent une maisons ouvrières, descendent la pente vers le Sud-Ouest. Au Nord, sur la même pente, un quartier entier, très ramassé, de maisons blanches : c'est la colonie, toute agricole, de Thraces. Sur 9 128 habitants, 5 383 réfugiés, dont 4 501 cultivateurs. Turcs et « Bulgares » sont tous partis en 1924-1925. Les gens de la Thrace orientale, qui portent encore la culotte bouffante brune, serrée aux chevilles, la ceinture rouge, le gilet et la courte veste de bure brune, sont de robustes planteurs de tabac, maïs et vignes. Les femmes, qui se pressent à la fontaine neuve, ont gardé le pittoresque costume : robes noires à broderies jaunes, tablier rouge, coiffe noire qui laisse passer l'amulette du front, le napoléon d'or. Sur les deux pentes Est et Ouest, deux cent trente maisons de béton barbelé et de tuiles s'ordonnent le long des rues, d'une méticuleuse propreté.

A l'Est de Giannitsa les potagers ceignent les villages et, au delà, les champs d'orge et de blé. Partout, sur de légères éminences, les villages neufs, tous thraces : Néa Pella (7 km. E. de Giannitsa), massant ses 212 familles thraces autour du grand bâtiment carré de son école, tandis qu'à côté (10 km.), Pella, proche des ruines d'Alexandre, présente, découvert, le village neuf (186 familles) au-dessus du vieux village indigène, mi-caché dans quelques arbres ; Néa Chalkidôn (ancien Iéladjik (17 km. E.) au carrefour des deux routes de Verria et d'Edessa, offre le même contraste entre le village turc, mesquin et effrité, et l'autre, battant neuf de ses 340 familles. Coufalia (14 km.), un peu plus au Nord, est un village immense, peuplé de 1 030 familles de réfugiés, dont 760 colons de Thrace : de grandes rues parallèles, des maisons basses de béton ou de briques groupées